

prodigieux en matière de direction des hommes, a vu son parti se réduire à peu de choses pendant la période de reflux qui suivit la défaite de la révolution de 1905.

Deutscher lui-même montre qu'en de nombreuses occasions Trotsky manifesta les plus grandes qualités dans ses rapports avec les hommes à diverses étapes de sa vie. Mais l'exemple le meilleur qu'il fournit est incontestablement dans la création de l'Armée rouge, dans l'association du militant bolchevik et de l'officier provenant de l'ancienne armée tsariste. Car s'il n'y a pas de doute que les mesures de contrainte, d'autorité ont joué un grand rôle dans la création de l'Armée rouge, comme Trotsky lui-même l'a signalé à diverses reprises, elles ne pouvaient à elles seules avant tout assurer la cohésion de cette armée. Cette cohésion sur le plan des rapports entre hommes a été assurée par la capacité de Trotsky à unir le commissaire bolchevik et l'officier provenant de l'armée du tsar, ce qui ne pouvait pas être préétabli dans un schéma quelconque, si clair fut-il :

« Il plaça le commissaire à côté de l'officier... à chaque échelon de la hiérarchie militaire, depuis le commandant de compagnie jusqu'au commandant en chef. Il tenta aussi de définir clairement les devoirs et les responsabilités du commandant et du commissaire... Mais si clairement que puissent être fixés les devoirs en théorie, l'autorité militaire se trouvait partagée. La rivalité et la jalousie étaient inévitables... Trotsky essaya de maintenir l'équilibre entre les deux hiérarchies. Il apparut quelquefois aux commissaires comme le protecteur des officiers et aux officiers comme le principal instigateur des commissaires... Dans l'ensemble le système fonctionna, bien qu'avec des frictions, et on ne put en élaborer un autre. Sous la direction non contrôlée des anciens officiers, l'Armée rouge se serait effondrée politiquement. Sous le commandement de bolcheviks amateurs, elle aurait été écrasée sur les champs de bataille. Personne ne rendit un tribut plus complet bien qu'à contre-cœur à l'efficacité de ce système que sa victime, Denikine : « le gouvernement soviétique peut être fier de l'habileté avec laquelle il a assujéti la volonté et les cerveaux des généraux et des officiers russes et en a fait son instrument involontaire, mais obéissant » (pages 415-416).

L'erreur de Deutscher sur cet aspect de la personne de Trotsky s'exprime ailleurs, quand il cite un propos de Staline à une époque où, pour mener sa lutte contre Trotsky, il devait encore commencer par en faire l'éloge :

« La force de Trotsky, dit Staline (avant qu'il commença à s'opposer à Trotsky avec rien d'autre que la calomnie) se révèle quand la révolution gagne en énergie et progresse ; sa faiblesse vient au premier plan quand la révolution est battue et doit reculer. Il y a une part de vérité dans ces mots » (page 177).

Quelle part de vérité ? Deutscher ne nous

le dit pas. En réalité, dans la période de la révolution montante, les idées marxistes trouvent un écho grandissant, tandis que le reflux renforce les tendances bureaucratiques dans le mouvement ouvrier. La période de la révolution montante fait également surgir ce qu'il y a de meilleur en chaque être, tandis que dans les périodes de recul ce sont les sentiments égoïstes, petits bourgeois qui se manifestent plus vigoureusement. Nous l'accordons bien volontiers, Trotsky tout en montrant les capacités les plus grandes pour stimuler le meilleur d'un être était tout à fait incapable de favoriser et même d'utiliser des sentiments peu nobles qui existent dans l'être humain.

Dans la période de reflux, la force de Trotsky, ce fut précisément de ne pas se laisser emporter par celui-ci, ni de s'être laissé contaminer par le pouvoir, mais d'avoir su établir des tâches adéquates à la période pour préparer un nouvel essor de la révolution.

« Je ne pense pas que l'ascension d'un homme au pouvoir est nécessairement l'apogée de sa vie ou que la perte du pouvoir puisse être identifiée à sa chute », écrit Deutscher dans sa préface. Nous pensons, quant à nous, que l'attitude de Trotsky qui, étant encore aux postes les plus élevés de l'Etat soviétique, reprit la lutte contre l'appareil d'Etat pour l'émancipation de la société révèle précisément toute la force qui était en lui. A aucun moment de la révolution, Trotsky n'a oublié les objectifs grandioses de la révolution socialiste pour les avantages du pouvoir ; et il est tout à fait remarquable de trouver sous sa plume ce passage — que cite Deutscher — paru dans *Voennoe Delo (Questions militaires)*, en février 1919, un an à peine après l'insurrection, près de cinq ans avant de commencer à rassembler l'opposition :

« Il écrit avec dérision du « nouveau bureaucrate soviétique » « tremblant pour son poste » qui regardait avec envie et haine quoique lui était supérieur en éducation ou qualification. Ne voulant pas apprendre, il ne voyait jamais la cause de ses échecs en lui-même, mais était toujours à la recherche d'un bouc émissaire et toujours prêt à crier à la trahison. Conservateur, indolent et vexé de tout rappel qu'il doit apprendre, ce bureaucrate était déjà un « lest » funeste dans le nouvel Etat... La révolution serait une absurdité si elle avait pour seul résultat que quelques milliers d'ouvriers obtiennent des postes gouvernementaux et deviennent des dirigeants. « Notre révolution ne se justifiera complètement que lorsque chaque travailleur et chaque travailleuse sentiront que leur vie est devenue plus facile, plus libre, plus propre et plus digne. Ceci n'a pas encore été réalisé. Il reste une route difficile entre nous et ce seul but essentiel » (page 427).